

«On n'a rien à offrir ici, il n'y a pas de travail»

SICILE • Migrants et vieillissement de la population sont les deux thèmes omniprésents à Mineo. En reportage sur place, «Le Courrier» est allé à la rencontre des habitants.

TEXTE: LAURA DROMPT,
PHOTOS: J.-P. DI SILVESTRO

Par séries de trois coups, les carillons appellent les fidèles de Mineo à la messe de onze heures. Sur les bancs, la moyenne d'âge tourne autour des 70 ans: les deux seuls visages plus jeunes sont ceux d'une mère et de sa fille d'origine africaine, installées au fond de l'église. Il s'agit de Mabel et Maria (lire ci-dessous).

Trois vieilles dames se penchent au-dessus de Maria, poussant des exclamations de joie en italien. «Mais qu'elle est belle!» L'une d'entre elles rit lorsque la petite tend les mains vers son visage. «Mes lunettes te plaisent? Tu es sage, c'est bien.» Quelques sourires échangés avec la maman, puis elles s'avancent à petits pas vers les premiers bancs.

«Dans les années 1950, les filles allaient à l'église et les garçons attendaient à la sortie pour draguer», se remémore Giuseppe, rencontré sur la place du village. «Mais maintenant, il n'y a plus que des anciens, ou presque.» Après la question des migrants et du CARA (le centre d'accueil pour demandeurs d'asile), le vieillissement de la population et la diminution de la démographie sont les deux thèmes qui occupent tous les esprits à Mineo.

Déséquilibre entre villageois et migrants

En quatre jours, le village n'a jamais été aussi animé: sur la place centrale, des grappes d'habitants palabrent. Des hommes, pour la plupart, tirés à quatre épingles. Certains s'agglutinent autour d'une petite caravane, devant laquelle une tente et une table ont été installées. Le stand est tenu par des sapeurs-pompiers et secouristes bénévoles. Chaque deuxième dimanche du mois, ils proposent aux habitants d'effectuer gratuitement les contrôles de santé de base: pression artérielle, taux de glycémie, etc. Daniele et Loredana, en tenue de secouriste, sont fiers d'avoir pu



mettre ce service sur pied depuis un an. Ils expliquent être «partout où il y a l'urgence». Ils ont notamment aidé les secours après le tremblement de terre de 2009 à l'Aquila, qui avait fait 260 morts.

Leurs services sont avant tout destinés aux habitants du village. Ils n'interviennent pas au CARA. «Le centre pourrait s'effondrer, ça n'est pas mon affaire», lâche Daniele. «Entendons-nous, le problème, ne vient pas des gens. Mes parents étaient migrants, je n'ai rien contre eux. Mais on n'a rien à offrir, ici; il n'y a pas de travail. Tout ça, c'est une histoire de

business. Nous sommes quatre mille au village, eux aussi... C'est déséquilibré.»

Des relations plutôt cordiales

Agrippino, fier d'avoir fêté ses 84 ans en février patiente pour ses examens. Il acquiesce. «Siamo quattro gatti, quà!» («On est quatre chats, qui se courent après, ici»). Un autre villageois tient à expliquer qu'il est resté à Mineo, contrairement à ses frères et sœurs et ses enfants. «J'avais 18 ans et j'ai entendu mon père dire à ma mère: 'Gaetana, on va se retrouver tout seuls

ici'. Alors je ne suis pas parti.» Il sait bien que son cas relève de l'exception.

Giuseppe sourit lorsqu'il entend parler de la Suisse. Lui est venu de Genève, pour rendre visite à un proche: «Le 30 avril, ça fera cinquante-deux ans que j'y vis. J'ai commencé comme paysagiste, je suis passé par plusieurs métiers, avant de tenir une épicerie à Onex, puis à Champel. Qu'est-ce que vous voulez? Il n'y a pas de travail ici, à part dans la plaine.»

La plaine, ce sont les oranges. Mais payés 40 centimes d'euro le kilo d'oranges,

ce ne sont pas les Siciliens qui travaillent, fait-il remarquer. Les migrants du CARA sont bien commodes, utilisés comme main-d'œuvre bon marché, voire gratuite.

S'ils sont rares, les jeunes ne sont pas totalement absents du tableau. Accoudés à un muret, quelques ados arborent la même coupe de cheveux, entre la crête et le mulet, mais sous différentes déclinaisons. A l'intérieur du bar, certains jouent au billard. Angelo, Yuri, Giuseppe et Graziano ont des relations plutôt cordiales avec les migrants. «Ils achètent des choses ici. Peu, mais

c'est toujours ça de pris. Et on s'entend bien avec certains. On les a même embarqués avec nous pour certaines soirées.»

Pour l'heure, les quatre ados étudient à Caltagirone, à quinze minutes de bus. Si ça ne tenait qu'à eux, ils resteraient à Mineo, plus tard. «Mais dans le sud de l'Italie, c'est compliqué. Cueillir des oranges, ça va à 20 ans. A 30, tu n'as déjà plus de dos. Et si tu étudies, une fois le diplôme en poche, il faut s'en aller. C'est dommage, la Sicile est un lieu magnifique, on a tout ici. Il ne manque que le boulot.»

Mabel, 36 ans, «obligée de tenir»

Mabel descend les six marches de l'église San Pietro en se cramponnant à la poussette où est assise Maria, sa fille d'un an. Elle sort de la messe, à laquelle elle se rend chaque dimanche. Pantalon rouge, assorti au sac à main et aux boucles d'oreille, blouse blanche impeccable: Mabel a sorti les beaux habits. Sa fille, coiffée de tresses rouges et blanches, est toute apprêtée elle aussi.

Mère et fille séjournent non pas au CARA, en bas de la route qui mène à Mineo, mais dans le village lui-même, où le centre dispose d'une antenne. Mabel a très vite été d'accord de raconter son histoire et le voyage qui l'a conduite du Nigeria jusqu'ici. C'est elle qui nous guide à travers les rues pavées et biscornues du village; le croisement entre la poussette et les voitures est souvent malaisé, elle bataille pour la hisser sur les bouts de trottoir, lorsqu'il y en a un.

Mabel s'installe à une table du «Fashion Bar», à l'entrée de Mineo. Tout en morcelant un croissant au chocolat pour sa fille, elle nous confie son récit.

Voilà un an et trois mois qu'elle a débarqué sur la côte de Syracuse, enceinte. Sa fille y est née, puis elles ont été menées à Mineo, il y a onze mois.

«Les gens ici sont gentils, mais c'est très ennuyeux. Il n'y a rien à faire à part attendre. Attendre les documents, attendre une décision de l'administration.» Il y a six semaines, elle a passé ce qui s'appelle ici une «commission», une audience sur la base duquel les demandes d'asile sont traitées. La réponse prend jusqu'à quatre mois pour arriver. «Je prie pour que ce soit positif! Je n'ai que Dieu pour m'aider dans ma vie, je n'ai personne d'autre. C'est plutôt difficile.»

Avant d'arriver à Syracuse, elle a passé quatre ans en Libye avec son époux, aujourd'hui décédé. «Il avait du travail, là-bas. Il fabriquait des tuiles et du carrelage, explique-t-elle en désignant le sol pour être sûre de se faire comprendre. Un jour, il n'est pas rentré. On m'a dit qu'il avait été pris par la police, parce qu'il aurait fait partie de la guérilla. Je suis allée lui rendre visite, mais à la prison, personne n'avait été enregistré sous ce nom, m'a-t-on répondu.» Les circonstances de cette disparition demeurent floues, mais le résultat est le même: «On a trouvé son corps dans la rue. Il avait reçu une balle dans la tête.»

Alors enceinte de plusieurs mois, elle ne s'imaginait pas rester en Libye et continuer à fai-

re des ménages. «J'allais faire quoi? J'étais seule, je n'avais pas d'argent, je n'avais que Dieu avec moi. J'ai décidé de traverser.» Un voyage «terrible». En prononçant ce mot, elle lève les yeux et reprend ses esprits l'espace d'une seconde. Combien de personnes y avait-il, à quoi ressemblait le bateau? «Ça? [Son exclamation surgit comme un rire.] Ça n'était pas un bateau! En tout cas, je n'appellerais pas cette chose comme ça. Et nous étions cent cinquante-cinq dessus. C'était très dangereux, mais je ne pouvais pas rentrer au Nigeria où il n'y a pas d'éducation ni de travail.»

Le travail, une chose dont elle rêve. «Je suis prête à aller n'importe où tant que j'en trouverai et que je pourrai m'occuper de ma fille. Je veux le meilleur pour elle. Je ne suis pas flemmarde, vous savez. Ici, j'ai pu faire des ménages pendant trois mois. Mais ensuite, on m'a dit qu'il fallait des papiers. Si on a les papiers, tout s'arrange. En tout cas c'est ce qu'ils nous affirment.»

A 36 ans, Mabel explique être bien «obligée de tenir». Elle le doit pour ses filles. Car elle nous apprend qu'elle a deux enfants restés au Nigeria, auprès de sa mère. Tessi et Tina, 16 et 14 ans. Un jour, espère-t-elle, ses trois filles pourront enfin se rencontrer. PROPOS RECUEILLIS PAR LDT



LA SICILE, BASTION DE LA FORTERESSE EUROPE (2/5)

A l'écart de la petite ville de Mineo, un centre fait parler de lui en Sicile: le «Cara» ou Centre d'accueil pour requérants d'asile. Le plus grand d'Europe en son genre, hébergeant jusqu'à quatre mille migrants, pour beaucoup passés par la case «Lampedusa», ce confetti de terre perdu en Méditerranée. Quatre mille requérants d'asile pour cinq mille habitants à Mineo: les tensions sont là. A droite comme à gauche, les appels à fermer le centre sont lancés. Et pendant ce temps, les barques continuent de s'échouer devant Lampedusa. Le Courrier est parti observer cette réalité mal connue, cet entre-deux, cette antichambre de l'Europe. co